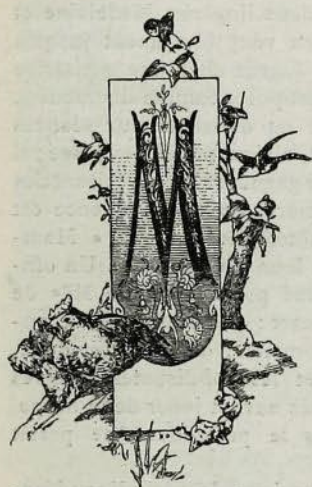




Les Femmes dans la guerre de Vendée

SUITE

III



ADAME DE SAPINAUD DE BOIS-HUGUET était la belle-sœur de Sapinaud de la Verrie, un des doyens de l'armée vendéenne. Il y eut cinq Sapinaud, oncle et neveux, à prendre les armes. M^{me} de Sapinaud habitait Mortagne; elle-même n'était plus jeune, veuve, ayant un fils à l'armée des Princes, une fille mariée à M. du Vaux de Chavagnes. Sa maison servit de lieu de réunion à l'état-major, et ne désemplit pas pendant la première période : celle des victoires. Le général de Sapinaud, comme la plupart des chefs vendéens, avait suivi les paysans par devoir, pour arrêter les excès et les violences des premiers soulèvements, sans illusions d'ailleurs, et ses derniers mots à sa belle-sœur furent empreints du pressentiment de sa mort prochaine. — « Soyez sûre, lui dit-il, en lui recommandant ses soldats, que vous n'apprendrez jamais que j'ai reculé. » — Ce fut lui qui, voyant trembler ses hommes aux premières décharges d'artillerie, leur dit : « N'ayez pas peur, faites comme moi ». Et, se jetant à plat-ventre pour laisser passer les boulets, il se releva, courut aux bat-

teries, s'empara des pièces avant que les artilleurs eussent le temps de recharger. Dès lors, les Vendéens n'eurent plus d'autre système d'attaque. Sapinaud fut tué au combat de Luçon; quatre de ses soldats se firent égorger pour reprendre son corps. Le messager qui apporta cette triste nouvelle à sa belle-sœur l'informa en même temps que Mortagne était menacé par les Mayençais. Les « rassemblements » s'étaient faits trop tard pour sauver la ville, que les généraux vendéens se décidaient à abandonner. M^{me} de Sapinaud n'eut que le temps de s'enfuir dans les bois, cherchant à retrouver sa fille, qu'elle avait fait prévenir. La nuit venait, nuit éclairée de tous côtés par les incendies. Au loin montait une grande colonne de flammes : c'était Mortagne qui brûlait.

Pendant que M^{me} de Sapinaud errait au hasard, la bataille de Cholet se livrait, et l'armée royale, vaincue, passait la Loire. Elle apprit ce désastre d'un fuyard, et sut que sa fille et son gendre avaient été entraînés au delà du fleuve; impossible de les rejoindre, de savoir même ce qu'ils étaient devenus. D'asile en asile, cachée sous le nom de *la Fortin*, et le costume d'une paysanne, M^{me} de Sapinaud gardait, à travers de perpétuelles alertes, des aventures tragiques, un ressort étonnant qui se retrouve dans le récit qu'elle en a fait, bien vécu et un peu prolixe. On croit entendre la bonne douairière conter cela, enfoncée dans sa bergère, au coin du feu, pendant que son fils, le chevalier de Sapinaud de Bois Huguet, qui eut des prétentions littéraires et traduisit les Psaumes en vers français, recueillait ses phrases dans toute leur verdeur.

Oh ! ces fuites éperdues dans les landes d'ajoncs épineux dont les hautes tiges dorées couvrent tant de fugitifs, où pourtant l'on reste parfois blottis tout un jour, les uns près des autres, sans se voir ! Couchée dans un fossé, M^{me} de Sapinaud entend à côté d'elle un grand bruit. Ce sont les bleus ! Plus morte que vive elle fait son acte de contrition, quand elle voit s'allonger le mufle d'une grosse vache, errante, elle aussi, à l'aventure. Autre alerte : cette fois, c'est bien réel ; comme elle sort de la chaumière qui l'abrite, quatre hommes l'entourent ; mais elle est en guenilles, malpropre, méconnaissable. Elle s'offre, enhardie, à faire leur soupe ; ils lui répondent qu'elle tire seulement de l'eau, car ils ne se fient pas à ces coquines de brigandes, qu'on fusillera demain. « Sans les femmes, dit-elle, vous auriez eu quinze des vôtres fusillés dans cette paroisse ; je me suis mise à genoux avec toutes les autres pour demander leur grâce aux brigands. — Vous parlez bien ! » fait une grosse voix. Elle avait un couteau dans sa poche, décidée à se défendre, et en écoutant causer les bleus, à travers la cloison du réduit où toutes ses compagnes s'étaient enfermées, elle s'endormit, la tête sur une marmite pleine de cendre. Le lendemain, le feu fut mis au village de Saint-Laurent, car c'était la période des incendies méthodiques, et M^{me} de Sapinaud s'éloigna pour gagner la partie du pays que battaient les bandes de Charette. Foulé par ces deux armées, le sol était partout dévasté. Charette lui fit proposer d'aller à Château-Mur ; Marigny vint l'y voir, lui parler de leurs malheurs communs, de sa condamnation par les Vendéens. Elle supplia Charette et lui fit jurer que ce jugement inique ne serait pas exécuté, mais il oublia ou ne put tenir cette promesse.

Quand la guerre se fut éloignée, que le pays redevint plus tranquille, M^{me} de Sapinaud entra dans son château de la Barbinière, échappé aux incendies ; elle parcourut avec une émotion poignante ces appartements où elle croyait revoir sa fille et ses petits-enfants. Tous avaient péri : son gendre tué en combattant, sa fille noyée à Nantes, en repoussant les instances d'un officier républicain pour l'épouser et la sauver, avec ce cri : « J'ai juré de n'aimer qu'un seul mari ! » — Longtemps, la mère ignore ces malheurs, croyant les siens sauvés, mais retenus loin d'elle dans cet épouvantable désordre où nulle nouvelle ne parvenait, où l'on se rejoignait comme par miracle.

Ce fut ainsi que M^{me} de Sapinaud vit arriver sa nièce Sophie, qui, avec son père et ses sœurs, avait suivi l'armée au delà de la Loire. C'était une blonde de dix-huit ans, intrépide amazone, qu'on nommait à juste titre *la belle Vendéenne*. Séparée des siens dans la retraite du Mans, elle s'était lancée, pour échapper aux égorgeurs, avec sa cousine, M^{lle} de Lézardière, en pleine campagne, montant tour à tour un cheval boiteux. Au bourg de

Brûlon, des bleus les arrêtent. Par bonheur, le juge de paix, M. Tison, trouve moyen de leur donner sa maison pour cachot, et réclame comme un droit de les conduire lui-même devant le tribunal du Mans. Il veille sur elles durant cette longue route en charrette ; la nuit on entasse les prisonniers dans les églises des villages, pêle-mêle. Au Mans, les deux jeunes filles sont emprisonnées dans un ancien couvent, puis bientôt condamnées à être fusillées. Mais M. Tison promet de les sauver, avec l'aide d'un domestique dévoué à leur famille. Penchées à la fenêtre, par les nuits noires, elles attendent, angoissées, que le signal convenu brille sur l'autre bord d'un étang qui semble de ce côté interdire toute évasion. Enfin, le libérateur s'approche à la nage, et chacune des deux amies insiste pour que l'autre se fasse emporter par lui la première. Elles se décident pourtant, car les minutes sont précieuses ; l'étang traversé elles mettent d'autres habits, de grandes cocardes tricolores, et vont tomber chez M^{me} de Sapinaud. La bonne douairière fut bien embarrassée ; suspecte elle-même, sa maison était soumise à une continuelle surveillance. Les jeunes filles, toujours inventives, se fabriquent un passe-port, et ce sont deux lingères, Madeleine et Nanette Tardy, qui s'en vont bravement jusqu'à Chartres, où elles se logent chez une pâtissière républicaine qui leur propose, comme distraction, d'aller voir guillotiner ou d'assister aux séances du club. Elles refusent, alléguant leur ouvrage ; il faut bien travailler pour gagner sa vie en faisant des chemises à cinq sous pièce. Puis la prudence est nécessaire ; déjà leur hôtesse les appelle « Mamzelle » en leur servant leur maigre dîner. Un officier républicain, charmé par l'esprit de M^{lle} de Lézardière, veut l'épouser ; elle craint, en l'éconduisant, de se compromettre ; on le reçoit donc, on chante avec lui, et les soi-disantes lingères s'oublient à dire qu'elles savent jouer de la harpe. Grande frayeur, mais le prétendant ne paraît s'apercevoir de rien.

Le temps s'écoule ; un jour, la pâtissière, désolée, annonce qu'on a guillotiné ce bon citoyen Robespierre. L'apaisement se fait, les familles se reforment. Les négociations se sont ouvertes avec Charette, avec Stofflet. Celui-ci avait son quartier-général au centre de la forêt de Vezins ; il y avait improvisé un hôpital, des moulins primitifs, des cabanes ; toute une population s'était réfugiée là, et y vivait d'une façon fort curieuse : « Les dames des environs l'allaient visiter dans leurs plus belles robes, conte M^{me} de Sapinaud ; celles du moins qu'elles avaient pu soustraire aux ravages de la guerre ». Des dissensions se mettaient entre les chefs vendéens ; le général Sapinaud de la Verrie avait refusé de signer l'arrêt de mort de Marigny ; l'influence de sa tante obtint de lui qu'il sacrifiait ses prétentions personnelles à un commandement. Il fut parmi les généraux vendéens qui

survécurent à la grande guerre. Sophie de Sapi-
naud rejoignit, en Anjou, ses sœurs Aimée et
Charlotte, qui, faites prisonnières dans la dé-
route de Savenay, avaient vu fusiller leur père
sous leurs yeux et, condamnées aux travaux for-
cés, avaient porté, à Lorient, le bonnet rouge au
milieu des galériens. Toutes trois, avec leur cou-
sine de Lézardière, vécurent longtemps du sur-
plus de leurs fermages que, par une loyauté tou-
chante, leurs métayers leur apportaient, après avoir
payé les nouveaux prix, moins élevés, aux acqué-
reurs de leurs biens. Sophie épousa un peu plus
tard M. de Joannis; vainement elle chercha à
retrouver son généreux sauveur du Mans, dis-
paru, comme tant d'autres, dans cette tourmente.

IV

M^{me} de La Rochejacquelein appelait la com-
tesse de La Bouère « sa camarade » et lui deman-
dait, « avec sa bonne et judicieuse tête et l'excel-
lente mémoire de son mari », de l'aider à
reconstituer certains détails de ses propres sou-
venirs. La guerre vendéenne est, en effet, mor-
celée en autant d'actions diverses que de pro-
vinces; il y a le pays nantais avec Charette,
la Vendée du Poitou avec Lescure, la Vendée
angevine avec Cathelineau, d'Elbée et Bon-
champs; les trois armées se sont plus d'une fois
réunies pour un effort commun, mais les impul-
sions comme les influences demeurent indivi-
duelles; c'est à la fois leur faiblesse et leur force,
chaque gentilhomme ordonnant son « rassemble-
ment » et ses hommes n'obéissant guère qu'au
chef de leur choix, ce qui a fait dire qu'à cette
époque le véritable esprit républicain était en
Vendée. M^{me} de La Bouère savait mieux que son
amie l'histoire de la guerre angevine, et, pour
ceux qui connaissent l'Anjou, les *Souvenirs* pu-
bliés d'après ses notes ont une merveilleuse vérité
de détails.

Elle avait vingt-deux ans, et était mariée depuis
deux années à peine au comte de la Bouère quand
sonnèrent les premiers tocsins. C'était une blonde
aux traits fins, aux beaux yeux bleus intelligents et
profonds, à laquelle son père, le maréchal de
camp Le Duc, qui l'adorait, avait fait donner une
éducation brillante. Quand la jeune épousée,
accoutumée à la vie élégante de Paris, arriva pour
la première fois à Chalonnes, par bateau sur la
Loire depuis Angers, elle trouva bien lents et
rustiques ces chariots à bœufs qui attendaient pour
l'emmener, au chant cadencé et monotone des
métayers, vers sa nouvelle demeure, à travers le
dédale des chemins creux embourbés; elle trouva
aussi bien austère le castel angevin aux grosses
tours, aux toits pointus, aux longues meurtrières.
Et cependant elle en vint à aimer passionnément
cette patrie d'adoption, pour tout ce qu'elle y avait
souffert.

Après une courte émigration, son mari l'y avait
ramenée, et ils y vivaient fort retirés, quand la
mort de Louis XVI vint consterner ces popula-
tions fidèles. La levée en masse décrétée par la
Convention, quelques semaines après, allait dé-
terminer l'explosion, mais déjà les paysans des
environs étaient venus trouver M. de La Bouère
pour lui demander de les commander. Leur sei-
gneur semblait leur chef naturel, ce qui ne les eût
pas empêchés de se passer de lui au besoin; il en
fut ainsi dans toutes les paroisses vendéennes. Le
village qu'habitait Cathelineau était non loin de La
Bouère. En ce 14 mars, où le voiturier du Pin-en-
Mauges laissait son pain prêt à enfourner, pour sai-
sir son fusil, le « rassemblement » de la paroisse
de Jallais descendait au château, où la jeune
femme était seule, et refusant le vin qu'elle lui
offrait, leur chef, Perdriault, ancien soldat, un
héros obscur dont le nom s'est perdu dans la
foule, demandait des armes: des faux ou des
broches au besoin, ajoutant: « Nous savons qu'ils
ont des canons; mais Dieu est pour nous! » —
Pour ces simples, le roi guillotiné, l'église fermée,
leur province dont ils n'avaient jamais dépassé les
limites, tout cela confondu représentait l'idée de
patrie, et la conscience commandait de mourir
en la défendant; il n'y avait pas de droit contre
celui-là.

Du haut de la tour de La Bouère, la châtelaine
épiait, anxieuse, le premier coup de canon, qui
la fit frissonner. Que de malheurs, que de dés-
astres il annonçait! Trois jours après, les répu-
blicains arrivaient sur Jallais venger leur première
défaite. M. de La Bouère y courut organiser la
défense. Sa femme et sa sœur le suivirent, leurs
enfants dans les bras. Elles faisaient l'apprentis-
sage de ces fuites précipitées; elles allaient s'ha-
bituer à dormir d'un bon sommeil, sur la paille,
voire en plein champ. Dès lors, M. de La Bouère
ne quitta plus l'armée. Sa femme resta chez elle
jusqu'au moment où des menaces d'incendie vin-
rent l'obliger à s'éloigner. Elle se réfugia chez une
de ses métayères, à grand-peine, car le flot des
fuyards qui passaient déjà la Loire, avec char-
rettes et bestiaux, encombraient les routes; la pa-
nique entraînait tout comme un torrent. A la
veille de se trouver aussi pauvre que les plus
pauvres, M^{me} de La Bouère distribua à ces affa-
més tout ce qui restait au château: un pain de
seigle et un pot de beurre, qui se multiplièrent,
lui sembla-t-il, pour satisfaire chacun. Le lende-
main, du sommet d'un coteau, elle et d'autres
femmes écoutaient la fusillade de Cholet, se cou-
chant à terre pour mieux entendre, et récitant le
chapelet avec ferveur. Les coups de feu se rap-
prochaient de la Loire: perdue, la bataille!

M. de La Bouère fit dire à sa femme de ne pas
quitter le pays. Leur château étant pillé, incendié
en partie, elle resta dans la métairie des Aulnais,
où une grande belle fille de dix-huit ans, Manon

Frébault, était « maîtresse », sa mère morte, son père parti avec les camarades, pour ne jamais revenir.

Ce fut le même asile que partagea M. de La Bouère, opposé à cette émigration de toute la Vendée en Bretagne. Il advint ainsi qu'un jour de *grouée* (réunion des femmes pour teiller le lin), au moment où l'on se mettait à table, les chiens (et les chiens vendéens n'y manquaient jamais) signalèrent l'approche des bleus. Devant cette assemblée de paysans qui gardaient le plus grand sang-froid, les soldats hésitèrent : « A qui appartient cette métairie ? — A la nation, répondit la brave Manon. — Le maître doit être ici ? — Il est mort », fit-elle avec une simplicité triste. Ils parlaient de M. de La Bouère, elle de son père ; ce qui-proquo les sauva tous. On fouillait la ferme, quand six Vendéens armés arrivèrent en courant. Au milieu des coups de feu, du tumulte, de la fuite des bleus, M. de La Bouère entraîna sa femme, comme paralysée. C'était à l'échafaud qu'ils venaient d'échapper : une fois dans les champs, elle tomba à genoux.

Vers la fin de décembre, le canon gronda du côté d'Angers : Pierre Cathelineau, frère du généralissime, et La Bouère rassemblèrent leurs hommes, et marchèrent vers la bataille ; l'armée vendéenne, refoulée de Bretagne, s'efforçait de franchir la Loire ; c'était la seconde attaque d'Angers, dont l'échec devait la rejeter sur Savenay. M^{me} de La Bouère connut de nouveau les fièvres de l'attente ; son mari venait la rejoindre entre deux « rassemblements », rentrant au logis, comme faisaient ses paysans. Ce logis, qu'il fallait changer sans cesse pour déjouer les poursuites, ils le devaient à la générosité des bons métayers angevins, qui persistaient à semer et à labourer, en dépit des colonnes infernales jetées par la Convention sur la Vendée. Au premier coup de fusil les annonçant : « Entendez-vous l'horloge de mort ? » disait-on, et tout le monde fuyait, lâchant le bétail dans les champs. On disparaissait dans les bois et les genêts ; les enfants même ne criaient pas, comprenant instinctivement le danger, et ces malheureuses familles voyaient, le cœur navré, vingt colonnes de fumée monter à l'horizon : c'était si vite fait d'incendier les métairies isolées du Bocage. Les derniers chefs vendéens s'efforçaient, sans succès, de s'opposer à ces dévastations ; La Rochéjacquelein fut tué dans une de ces escarmouches.

Mais la lutte s'éteignait, les « rassemblements » se faisaient plus rares, tant d'hommes étaient morts. Des négociations s'ouvraient, traités illusoire suivis de nouvelles prises d'armes, et il arrivait encore à M^{me} de La Bouère de fuir, comme aux plus mauvais jours, son château retrouvé, dont il ne restait debout que les servitudes et la vieille tour, pour se cacher au fond de quelque métairie hospitalière. Un ami de son mari, M. L'Huilier de la Chapelle, fut arrêté dans leurs

bois. M. de La Bouère alla le réclamer à Chemillé, et, comme on refusait de le lui rendre, l'aida à s'évader, restant à sa place. La colère des bleus retomba sur lui ; il fut emprisonné, menacé de mort. Sa femme accourut ; énergique et résolue, elle exigea qu'il fût jugé par une commission militaire. Le tribunal d'Angers la terrifiait ; quand on comparaissait devant lui on ne revenait plus. Puis elle partit pour Cholet, plaida sa cause près du général Schiltz avec une éloquence irrésistible. M. de La Bouère ne fut condamné qu'à une amende, et c'est un des rares généraux vendéens qui n'aient pas péri de mort sanglante. Il vécut jusqu'en 1847, gardant toute la précision de sa mémoire, mais parlant peu de ces événements qui avaient creusé de tragiques sillons dans son âme. La comtesse, elle, atteignit l'âge de quatre-vingt-sept ans, une de ces belles vieillesse sereines par lesquelles Dieu semble avoir voulu dédommager, des épreuves de leur jeunesse, la plupart de ces femmes dont l'image s'évoque pour quelques-uns encore, loyales et vaillantes, spirituelles et exquis sous leurs cheveux de neige, marchant à petits pas dans les allées de leurs parcs, en revivant leurs souvenirs.

V

Plus tragique fut le sort de M^{me} d'Elbée, qui réalisa à la lettre cette devise de la Vendée : *Fidèle jusqu'à la mort !* fidèle à sa cause, fidèle au mari qui l'avait épousée par amour et qu'elle suivit sans défaillance, pour finir exécutée comme lui, presque avec lui, héroïquement. Elle était née Marguerite-Charlotte d'Hauterive, et était fille du gouverneur de l'île de Noirmoutiers, un brave soldat de peu de fortune. D'Elbée, de famille angevine, devait son prénom de Maurice à l'amitié qui unissait son père au maréchal de Saxe. Il faisait partie de cette jeune noblesse d'alors, éprise d'idées libérales, et avait servi à l'armée ; mais, depuis son mariage, il vivait à la Gobri nière, près de Beaupréau, possédant une situation considérable et influente. Sa femme, d'une grande beauté, le secondait en cela, très simple dans ses habitudes, comme la plupart des dames vendéennes, qui recevaient leurs fermiers à leur table, les faisaient danser le dimanche au château et étaient marraines de leurs enfants. Aussi, les métayers vendéens aimaient leurs maîtres (ils le prouvèrent assez), mais tout en gardant vis-à-vis d'eux le sentiment très fier de leur personnalité.

Pendant la brève émigration de son mari, M^{me} d'Elbée, fort intelligente, le tint au courant des premières agitations du pays, et pressa sans cesse son retour, voyant pour lui une mission à remplir. Il céda à ce conseil, et, en effet, le soulèvement populaire ne tarda pas à venir le chercher. D'Elbée dit franchement aux paysans que la lutte

entreprise serait sans issue, et leur demanda de réfléchir une nuit encore, ajoutant : « Si Dieu vous donne le courage de mourir, revenez, je marcherai avec vous ». — C'était bien là le grand chrétien qui, un jour, pour empêcher un massacre, devait crier aux Vendéens furieux : « Savez-vous le Notre-Père ? » — et, s'agenouillant, commencer la sublime prière que tous achevèrent, comme lui, à genoux. Les paysans revinrent; il les suivit ainsi qu'il l'avait promis, abandonnant sa femme, avec le fils qui lui était né la veille et qu'il ne revit jamais. En vaillante, Mme d'Elbée ne voulut pas rester inactive; elle installa des ambulances à Beaupréau, où commandait son frère, le chevalier d'Hauterive, visita les prisonniers, défendit leur vie contre les farouches accès de représailles qui parfois saisissaient les paysans.

C'est entre Beaupréau et Cholet que s'étendait ce fatal champ de bataille où d'Elbée, généralissime depuis la mort de Cathelineau, fut frappé d'une balle en pleine poitrine. On l'emporta; sa femme, sans défaillir, le fit cacher de ferme en ferme, souvent même dans les champs, pour soustraire ce mourant aux patrouilles républicaines, qui le cherchaient jour et nuit. Noirmoutiers lui sembla un refuge; elle parvint à réunir une escorte et, ne marchant que la nuit, à franchir les vingt lieues jusqu'à la mer, le général porté sur un fauteuil transformé en brancard, Mme d'Elbée, à pied, épuisée, mais courageuse. Ce qui la caractérise, en effet, c'est le sang-froid, l'endurance. Dans cette île paisible, ce climat doux, elle crut qu'elle guérirait, à force de tendresse, son mari, qui voulait mourir et refusait de se laisser soigner par elle. Cloué sur son lit, il ne pouvait prendre aucune part aux travaux de défense, qui d'ailleurs ne permettaient pas une résistance sérieuse; la ville, attaquée, se rendit aussitôt, le 4 janvier 1794, trois mois après l'arrivée de d'El-

bée. Charette l'avait occupée précédemment et y avait fait de sanglantes exécutions qui appelaient la vengeance. En vain, le vieux général Haxo refusa-t-il de jouer le rôle de bourreau; les commissaires de la Convention étaient décidés à faire périr tous les royalistes. Ils crurent du moins obtenir de d'Elbée quelques révélations sur l'état de l'armée royale, en lui promettant la vie sauve pour sa femme, à laquelle il avait inutilement ordonné de fuir, d'aller retrouver leur enfant, confié à une bonne paysanne d'Angers. Elle était restée, inflexible, près de son lit. « Ma femme, répondit d'Elbée, saura mourir en Vendéenne: n'y revenez plus. » — Sans qu'il fût besoin de paroles, ces deux âmes s'étaient unies pour préférer la mort à une délation.

Depuis plusieurs jours on fusillait sans trêve des soldats, des prêtres, qui avaient eu foi dans une capitulation verbale, honteusement violée. D'Elbée devait passer le dernier. Sa femme lui rendit le suprême service de l'aider à revêtir son uniforme, et supplia vainement qu'on la tuât avec lui. De loin elle entendit la décharge qui frappait cet agonisant, porté à la mort sur son brancard. Alors, ressaisie par un autre devoir, elle sentit qu'il fallait vivre pour son enfant, et voulut s'évader de l'île. Le temps ne lui en fut pas laissé; le jour même elle était enfermée au château avec Mme Mourain, coupable d'avoir appelé Charette à Noirmoutiers. Les deux brigandes furent, sans nul jugement, conduites, vingt jours après, dans un pré voisin, pour y être exécutées. On dit que les soldats, contraints de tirer sur cette belle jeune femme, aussi brave que son mari devant leurs balles, en pleuraient malgré eux.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

Pensées et Maximes

L'exagération dans les discours révèle la faiblesse comme le charlatanisme décèle l'ignorance; celui qui fait parade de ses forces s'en défie.

(J.-B. SAY.)

Un cœur délicat souffre moins des blessures qu'il a reçues que de celles qu'il craint d'avoir faites.

(Mme DE SABLÉ.)





TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

II



ENDANT que Pierre rêve à sa fenêtre solitaire, Mlle d'Altemare, longtemps éveillée aussi, a fini par s'endormir. Quand sa grand'mère était venue l'embrasser dans son petit lit rose, la dernière, comme d'habitude, à elle, comme à sa mère, Madeleine a répété avec conviction :

— Quelle bonne journée ! Quand recommencerons-nous ?

D'où vient donc qu'à peine seule elle s'est relevée agitée, fiévreuse, et cherche, à travers ses

volets bien clos, à plonger son regard dans le ciel étoilé. Il lui semble qu'elle souffre, qu'elle est en prison ; elle voudrait sortir, s'élancer... Où ? Qu'importe ? Mais loin, bien loin ; et puis la solitude lui fait peur. Elle craint cependant de réveiller sa mère.

Minuit sonne lentement : c'est affreusement triste ; elle n'ose pas non plus ouvrir la fenêtre. Elle prend un livre sur son étagère, un roman anglais, qui la passionnait hier encore, il lui semble insipide. Elle cherche son chapelet... Non, son meilleur auxiliaire pour trouver le repos, malgré tout, ce sont ses vingt ans.

...L'indiscret soleil du matin la baigne à pleins flots, quand les volets se sont ouverts sous la main de la fidèle Julie, qui dépose le chocolat, agite les rideaux, tourne et retourne dans la chambre. En vain : Madeleine sommeille toujours paisiblement, et Mme de Mallevall, entrée en revenant de la messe, se retire sur la pointe des pieds, en recommandant de ne pas réveiller mademoiselle... Sur quoi, la camériste s'esquive à son tour.

La cloche du déjeuner a sonné pour la seconde fois, quand Madeleine, un peu confuse, descend retrouver sa famille, déjà réunie dans la salle à manger.

— Quels excès matinaux, s'écrie son frère ; tu vas te fatiguer à dormir si peu, rien que le tour du cadran, pauvre petite ! Vraiment, papa, vous devriez user de votre autorité, si ma mère a la bonté de céder, et de permettre des habitudes aussi monacales.

— Laisse donc ta sœur tranquille, interrompt Mme d'Altemare en embrassant sa fille.

— C'est de votre faute, grand'mère, répond simplement celle-ci. N'est-ce pas vous qui avez défendu à Julie de me réveiller ?

Puis on parle de la journée de la veille ; et voilà que Madeleine n'ose plus rien dire, sans doute parce que son taquin de frère ne la perd pas des yeux.

Christian d'Altemare a dix-huit mois de plus que sa sœur. Majeur depuis le printemps, il a respectueusement déclaré à sa famille qu'il comptait se reposer de ses lourdes études et dormir sur les lauriers de son dernier examen de Droit. Intelligent, actif, plein d'un esprit gai et mordant, il ne songe qu'à se la « couler douce », sans cesse de bonne humeur, très souvent content des autres, et toujours de lui-même, nature éminemment brillante et non moins superficielle. Il amuse beaucoup sa sœur, quand il ne la choisit pas pour cible de ses traits incessants ; il amuse beaucoup toute sa famille : c'est en la faisant rire qu'il la désarme toujours.

Madeleine a un peu des qualités et un peu des défauts de son frère, mais sa caractéristique, qui absorbe tout le reste, c'est un charme exquis, plein d'une grâce aimable et attirante ; elle est femme dans toute la force du terme : créature intelligente, douce, belle et faible. Sa peau est d'une blancheur éblouissante comme l'éclat de son teint ; ses traits fins sont éclairés par le vague d'un regard bleu plein de tendresse. Sa taille est élancée, sa démarche souple et gracieuse ; son entrée dans le monde a été un vrai succès. Aussi aime-t-elle beaucoup le monde ; elle n'a pas manqué un bal ni cet hiver ni le précédent ; et si, par principe, sa mère ne lui laisse pas danser tous les cotillons, c'est un regret pour Madeleine chaque fois qu'elle abandonne une fête avant le couronnement de son triomphe.

Cependant, on ne peut pas dire qu'elle flirte. Son amabilité, gracieuse pour tous, ne souligne

ni aparté ni préférence, mais elle se laisse admirer comme elle se laisse habiller, comme elle se laisse gâter.

— Qu'a donc ma petite Madeleine?... se demande la grand'mère, plusieurs fois dans la journée et le lendemain, et sans cesse. Que peut-elle avoir ?

La visite des deux artilleurs n'a pas plus éveillé son attention que celle de M^{me} d'Altemare; et toutes deux se demandent, sans le trouver du premier coup, à quel moment remonte le changement d'humeur de Madeleine.

— C'est tous les ans la même chose, dit Christian, et il n'y a pas qu'elle ! Cela devient rasant la campagne, dans cette saison. Si je ne m'en allais pas chasser je mourrais d'ennui.

En effet, les feuilles pourprées, jaunies, brûlées se sont suivies dans les tourbillons de bise sur le sol durci; et Madeleine n'a même plus leur triste bruissement pour accompagner sa voix mélancolique et profonde :

Le vent d'automne passe
Emportant à la fois
Les hommes dans l'espace,
Les feuilles dans le bois.

Valsez, valsez,
Pauvres feuilles, valsez...

Mais voilà un beau dimanche d'hiver bien gai; le soleil lutte avec le givre, étincelant en mille feux dans les grands bois dénudés, qui deviennent féeriques sous leur manteau de diamant.

La famille d'Altemare rentre de la grand'messe; un arbre tout entier pétille dans la haute cheminée du hall, où l'on se réunit après le déjeuner. Christian annonce que la glace des étangs est devenue superbe et propose une grande partie de patinage. Sa motion est adoptée à l'unanimité; traîneaux et patins sont envoyés en avant, bientôt suivis par les patineurs, tous armés en guerre. M. d'Altemare et son frère, vieux garçon très amateur de chasse, et son hôte invariable en cette saison, poussent les traîneaux, sur lesquels ces dames se sont installées, munies de couvertures et de chaufferettes. Christian s'est élancé au large dans des acrobaties insensées; Madeleine, qui a refusé toute aide, s'en repent peut-être un peu, car ce talent se rouille légèrement, d'ordinaire, d'une année à l'autre, chez les femmes au moins, qui n'osent pas risquer aussi franchement une chute, plus généralement ridicule que dangereuse.

Madeleine va et vient donc le long du bord, avant de se lancer à la suite de sa famille. Peu à peu elle retrouve ses moyens, et sa silhouette fine se balance gracieuse en ondulations régulières. Tout à coup elle tressaille, rougit, perd l'équilibre et tombe lourdement avec un cri étouffé, sa seule réponse au : « Bonjour, mademoiselle ! » de cette voix sonore qui lui a si fort saisi le cœur.

En un bond, Pierre est sur la glace et relève la

jeune fille; Faubert le rejoint à temps pour l'empêcher de lâcher son précieux fardeau; il rit de voir son ami tout blême et tremblant comme une feuille.

— Remontons-la sur la berge, dit nerveusement Pierre, et allons prévenir au château; elle est évanouie.

— La laisser immobile sur la neige, par ce froid, pendant que nous ferons deux kilomètres; tu as juré sa mort ! Voyons, du moral ! Nous allons la faire revenir.

— Non, non, je m'en vais, moi. Je crois apercevoir du monde là-bas, sur l'étang; je cours prévenir.

Et Pierre, quittant lestement son paletot, l'étend sous la jeune fille et, au risque de se rompre vingt fois les os, s'élance au pas de course sur la surface glacée.

— Drôle de garçon ! murmure son camarade, en se mettant à genoux pour prendre les mains de Madeleine et tâcher d'y ramener un peu de vie.

Celle-ci ouvre lentement les yeux et se voit seule, car aussitôt Faubert a bondi à l'écart et s'efforce de rejoindre son ami pour le rassurer et l'empêcher de faire croire à un drame. Pierre finit par s'arrêter à son appel.

— Qu'y a-t-il ? Qu'en as-tu fait ?

— Mais que voulais-tu que j'en fisse ? Elle a ouvert les yeux, alors je me suis sauvé; d'abord pour la mettre à son aise, ensuite pour ne pas jouer le héros de roman. Ne va pas maintenant effrayer la famille.

Le groupe des patineurs, devenu tout proche, souhaite cordialement la bienvenue aux deux jeunes gens.

— Vous avez dû voir ma fille, dit M^{me} d'Altemare; elle s'essayait au bord de l'étang. Cela m'étonne même qu'elle ne nous ait pas encore rejoints.

Ce fut Faubert qui prit la parole :

— En effet, madame, nous avons eu l'honneur de saluer M^{lle} d'Altemare. Kerhédren et moi, profitant d'un dimanche de liberté, nous sommes empressés de venir vous remercier de la si gracieuse hospitalité de Mont-Evron. On nous a dit au château que vous étiez tous partis pour les étangs; notre apparition sur la berge a été assez maladroite pour effrayer M^{lle} d'Altemare, qui a glissé... Mais la voici qui va faire elle-même notre procès... Et nous pardonner, j'espère, ajouta Faubert en s'adressant à Madeleine, qui, un peu pâle encore, mais éclairée par un sourire joyeux et charmant, venait d'arrêter, auprès de M^{me} d'Altemare, ses évolutions légères.

— Vous ne vous êtes pas fait mal, mademoiselle ? demanda Pierre, en s'approchant d'elle, avec une émotion qu'il est le premier à trouver ridicule, mais contre laquelle il se débat en vain.

— Pas du tout, répond vivement Madeleine, aussi gênée que lui; et pressée de changer la

conversation : Mais vous devez être gelés tous les deux. Si vous vouliez patiner, Christian vous trouverait bien deux paires de patins.

— D'abord, nous en avons assez, disent en même temps M. d'Altemare et son frère; ces messieurs, que je connais pour des patineurs émérites, vont nous remplacer. Nous accompagnerons ces dames, qui désirent aussi rentrer; et, quand la jeunesse sera bien réchauffée et fatiguée, elle viendra nous rejoindre auprès du feu et du thé.

Mais arrivée au bout de l'étang, Mme d'Altemare remarque qu'il fait bien froid, que sa fille doit être fatiguée, qu'une tasse de thé sera bien venue pour tout le monde et qu'il vaut mieux remettre à huitaine une grande séance de patinage, commencée alors dès le soleil de midi, après un déjeuner que partageront les deux artilleurs.

Cette proposition fut du goût de tous, et l'on quitta patins et traîneaux pour prendre gaiement le chemin du château.

Pierre avait, d'un coup d'œil rapide, cherché son paletot où il l'avait étendu; sans lui parler, Madeleine le lui montra, soigneusement plié sur un banc, et ce signe s'accompagna d'un regard plein de reconnaissance. Ce fut là tout, entre eux, sur ce léger incident.

Pierre s'installa, dans le hall, auprès de Mme de Mallevall; Christian aida sa sœur à servir le thé et vint renforcer la verve de Faubert, dont l'entrain était comme électrique. A cinq heures, les deux jeunes gens prirent congé, acceptant avec joie le rendez-vous du déjeuner pour le dimanche suivant.

— Ils sont charmants, ces messieurs, dit Mme de Mallevall, à peine furent-ils partis. M. de Kerhédren surtout me semble une vraie perfection; on causerait avec lui des heures sans se lasser. Et quand je pense que c'est avec une vieille comme moi qu'il fait tant de frais! C'est le meilleur critérium d'une éducation parfaite chez un jeune homme.

— Allons, grand'mère, avouez qu'il vous fait la cour, interrompit Christian, qui prévoyait quelque docte harangue. Faubert est beaucoup plus amusant, quoique vous ne puissiez pas juger Kerhédren par ce que vous en voyez ici; il est très drôle aussi, entre garçons.

La conversation se prolongea jusqu'au dîner; Madeleine en prit sa part gaiement; elle se sentait toute réjouie, toute remontée. Était-ce le soleil? l'exercice? le bonheur? l'espoir? Jamais elle n'avait été plus charmante. Le patinage fut exalté à l'envi.

Les deux jeunes gens ont ensemble, passé en revue leur journée. Faubert, maintenant le voisin de son ami, est venu le soir s'installer devant son feu et se moquer largement de tant de timidité. Pierre ne se défend pas :

— C'est vrai! Je m'étais tellement réjoui de cette journée et j'en ai si peu profité! Mais, vois-tu, c'est plus fort que moi; je me sens tout bête.

— Diable, diable! Tu l'aimes sérieusement, alors?

— Ma foi! je crois bien que oui! Cela fait des progrès qui m'étonnent moi-même. Il me semble, quand je ne la vois pas, que c'est l'imagination, l'absence qui causent tout cela; dès que je la revois je me persuade que c'est seulement l'impression du moment.

— Oui. Et, comme tu es obligé ou de la voir, ou de ne pas la voir, je comprends que, dans ces conditions, ta maladie ne fasse que progresser. Epouse-la, ou guéris; tu es trop navrant comme cela.

Et c'est avec ce refrain que Faubert assiege sans cesse maintenant son ami.

III

L'autre dimanche, attendu avec tant d'impatience, a fini cependant par se lever, mais non plus, comme le précédent, plein de soleil, de lumière et de diamants; le ciel est d'un blanc toutterne dans son uniformité pesante; les arbres raides ressemblent à de grands squelettes qui auraient percé le suaire sous lequel semble gémir la nature entière. On a pu patiner néanmoins un peu avant la tourmente de neige; Madeleine a mis sa main dans celle de Pierre, et, ensemble, ils ont fait deux fois le tour des étangs. Chacun d'eux est triste de la même idée : « — Je suis sûr que cela n'est pas réciproque ». Et c'est à qui s'efforcera le plus de cacher ses propres sentiments. Aussi, quand ils se séparent, au moment où descend ce morne soir d'hiver, c'est avec le plus cérémonieux des saluts, et la promesse mentale d'arrêter court ce rêve naissant.

— Viens-tu chez Roberte, ce soir, demanda Pierre à son compagnon.

— Hein? fait celui-ci, sautant sur la banquette du wagon, et interrompant à regret le somme qui devait le mener jusqu'à Paris. C'est ce soir, Roberte? Mais tu m'avais dit que ce serait mortel et que tu n'irais pas.

— J'hésite. Cela t'ennuie, toi?

— Ma foi, oui! Faire le double trajet de Vincennes pour me mettre en habit! Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Elle m'assomme, cette veuve, avec ses yeux éplorés et humides, ses longues tirades sur le vide de l'existence, et sa recherche de l'âme sœur. Tiens-lui tête, si tu veux, toi. Ecoute, réponds, console... A moins que tu ne sois trop occupé de Madeleine? Tu lui as peut-être juré tout à l'heure une fidélité éternelle? Cela vous aura réchauffés, sur la glace.

— Dieu! que tu es assommant, Georges, quand tu t'y mets. Voilà assez longtemps que dure ta scie avec Mlle d'Altemare. Je te prie de finir.

— Mystère et solennité! Parfait! Allons faire dodo, cela te changera les idées.

Et, tirant le rideau bleu devant la lumière, Faubert s'étendit et reprit philosophiquement son somme.

IV

Les Altemare sont passés par Paris et repartis pour le Midi sans que Pierre ait revu Madeleine. Il a bien tenté de prendre congé d'eux en se présentant, avec Faubert, boulevard Haussmann, un dimanche soir. Sachant que ce jour-là, généralement, on les trouvait en famille, il avait d'avance savouré cette soirée, s'en représentant chaque détail, escomptant mille occasions. La mauvaise chance le poursuit et l'a mis en présence d'une porte close : tout le monde sorti, même M^{me} de Mallevall !

Pierre en veut malgré lui à Madeleine, et se sent irrité, furieux. Il ne joint pas sa carte à celle de son ami, et se répète, en sortant, « qu'il n'y mettra plus les pieds ».

L'injuste ! Pendant ce temps, Madeleine pense à lui, ce soir-là comme les autres, et s'étonne de ne pas l'avoir encore revu. Elle a songé à demander à ses parents de l'inviter avant leur départ ; elle n'a pas osé. Et l'amour-propre se joint à la timidité, quand elle voit le soir, en rentrant, la carte de Faubert sans celle de son inséparable : « C'est fini ! Il veut me le faire comprendre, et le souligne. »

Le nom de Pierre, laissé le 1^{er} Janvier avec une banale foule d'autres noms chez le concierge, la confirme dans cette opinion, et c'est toute attristée qu'elle s'envole vers le pays du soleil.

Pierre, lui, est devenu un des habitués de M^{me} Darmeuse, qui a fait de son salon le centre, le quartier-général des réjouissances du 13^e d'artillerie. On y monte des comédies, des tableaux vivants, un bal costumé. Roberte propose même des répétitions d'opéra, « puisque M. de Kerhédren a de la voix ». C'est une fête perpétuelle.

Tous trouvent la maîtresse de maison on ne peut plus agréable, accueillante, hospitalière, « bon garçon ». Mais, malgré la gaieté qu'affecte Pierre, on sent que le fond austère de sa nature commence à protester. Et tout à coup, au seuil de la semaine sainte, il s'arrête avec un brusque mouvement d'étonnement et de regret.

Comment a-t-il passé son hiver ? Qu'a-t-il fait de bien, de sérieux, d'utile ?

Il lui semble qu'il se réveille d'un sommeil trop prolongé, qu'il lui faut à tout prix sortir, changer d'air.

D'un bond il est chez le colonel ; et à peine a-t-il obtenu ses dix jours que, se sentant déjà tout libre et tout joyeux, il griffonne un mot à M^{me} Darmeuse pour s'excuser du diner de Pâques, jette ses affaires dans sa malle, déjeune rapidement avec ses camarades, ébahis, et file sur Paris pour faire quelques courses avant l'express du soir.

V

Alix a reçu peu de nouvelles de Pierre depuis le 1^{er} Janvier. Il lui avait d'abord beaucoup parlé de Madeleine, raconté ses espérances, le roman dont il semblait déjà caresser l'heureuse issue. Puis plusieurs lettres étaient restées sans réponse, et Pierre n'écrivait maintenant que des mots rapides, de plus en plus espacés. Sa sœur ne lui en voulait pas, car elle le savait lancé dans le tourbillon du Carnaval, et n'était qu'heureuse de le supposer aussi gai et aussi fêté. Yves croyait parfois voir plus loin sous les apparences, mais son esprit ne s'y arrêtait pas. Le bonheur n'est-il pas toujours un peu égoïste ? Il voulait, en ce temps rapide de repos au port, limiter tout son horizon à la jeune femme, qui, si tendrement, s'appuyait à son bras, et aux deux enfants qui, les boucles blondes au vent de mer, se roulaient en riant sur le fin sable de la grève.

Cependant, voilà qu'un soir le vent d'équinoxe a bouleversé tout, jusqu'aux calmes eaux du golfe. Un sinistre est signalé au large de Saint-Gildas, et, sous la grande voix de la mer, Yves, vrai cœur de marin, a bondi dès le premier appel. Il se trouve tout près, justement. Ayant emmené, le matin, Alix et les petits déjeuner à Sarzeau, n'est-il pas conduit comme par la Providence au milieu de ces pauvres femmes qui s'élancent jusqu'aux lames furieuses en se tordant les mains, et réclamant le père, le mari, le frère, le fils, qui luttent en ce moment dans les embarcations parties la veille pour ne plus jamais, sans doute, revoir le port breton ? Personne n'ose braver une mort certaine pour tenter un vain secours.

— Tu n'iras pas, Yves ! s'écrie Alix en s'attachant à son mari, qui court au milieu des barques tirées sur la grève.

— La Marie-Alix ! s'écrie-t-il tout à coup. En avant, les gars ! Mettez-moi ça à l'eau, et nageons ferme !

Un frisson poignant d'angoisse et d'espérance saisit la foule.

— Nous irons sans vous, capitaine, dit le vieux Guérénec ; voyez votre jeune dame et vos deux mousses ; ce serait tant dommage de ne pas leur revenir !

— Yves, je t'en supplie !

— Au revoir, ma bien-aimée, prie et sois confiante ; la barque vient de ta mère ; elle porte son nom et le tien. Je ferai mon devoir, et tu me reverras.

Alix pousse, en sanglotant, les deux enfants dans les bras de leur père. La petite Yvonne, impressionnée par les larmes maternelles, et par le tumulte du grand drame de l'Océan, pleure inconsciemment en cachant sa petite tête sur l'épaule d'Yves, que Jehan, d'un autre côté, tire de toutes ses forces, en répétant avec enthousiasme :

— Partons, papa !

Tout est paré ; six gaillards solides n'attendent que le signal...

— Embarquez !

Avec un mordant froissement d'écume, l'embarcation bondit au milieu des crêtes géantes qui semblent vouloir la broyer entre leurs glauques parois.

Dominant les murmures et les angoisses de la foule, comme le mugissement de la tempête, un cri a retenti du rivage, terrible dans son angoisse poignante, et Alix est tombée inanimée sur la grève.

— Papa, papa, c'est maman !

— Toi ici, petit malheureux !

Yves lâche la barre et s'élance vers son fils, qui a profité des émotions et de la rapidité du départ pour se glisser au fond du canot.

— Regarde, papa ! J'ai retiré mes bas et ma veste pour pouvoir nager. Nous allons les sauver tous. Je te suivrai partout.

Et cet embryon de marin montre triomphalement ses petites jambes brunes qui veulent lutter avec la tempête, alors qu'hier encore elles le portaient à peine.

— Mon fils ! Quel mal tu nous fais ! Ta pauvre mère ! Je ne puis te garder ici sans te perdre, et je n'ai pas le droit de retourner au port. Si je te l'attachais sur le dos, Guéréneq, répondrais-tu d'aborder avec lui ?

— Allons-y, capitaine, je vas promettre un joli cerge à sainte Anne, et la mer ne voudra pas encore cette fois-ci de ma vieille carcasse. J'en ai ramassé de plus lourds, vous savez. Toi, petiot, amarre tes mains à mon cou, et n'en bouge, quoi qu'il en retourne. Clos tes écouteilles tant que tu pourras, car nous boirons plus d'un coup !

Et le vieux loup de mer reçoit sur ses larges épaules le léger fardeau qu'Yves, muet et blême, y fixe d'une main tremblante. Il a fait tout ce qu'il a pu, réuni toutes les chances de salut possible en une si dure extrémité : une ceinture de sauvetage, une corde solide, et le meilleur nageur de la côte. Mais son fils n'a pas cinq ans, et la mer est démontée ! S'il lui arrivait malheur ! un si brave petit, si beau, si rieur, si crâne ! Pauvre Alix !

— Au revoir, papa ! J'aurais bien voulu aller au naufrage avec toi, mais je m'amuserai bien aussi dans les grosses vagues, sur le dos de Mathieu. Embarque, vieux ! Hue donc !

Et ce joyeux diabolon blond, tout salé, s'arrache au long baiser de son père pour se coucher, docile, sur l'échine du vieux matelot, qu'il frappe gaiement de sa petite main.

Yves embrasse Guéréneq, et fait lentement sur lui le signe de la croix.

— Pas peur, capitaine, ça ira tout seul, foi de gabier !

Et, au moment où la *Marie-Alix* semble reprendre haleine après un terrible choc, Guéréneq

s'élance à la suite des lames géantes qui s'en vont, là-bas, se briser aux pieds d'Alix.

C'est un moment saisissant même pour ces hommes résolus qui volent au devant de la mort : tous se sont découverts et se soulèvent, anxieux, sur leurs avirons.

Le cœur d'Yves, lui, se déchire tout entier, il ne cherche plus à retenir une larme de suprême angoisse, qui se perd dans les paquets d'écume dont l'inonde la tourmente. Il a quitté la barre pour pouvoir, de la place d'un rameur, face à la côte, ne pas perdre une chance d'apercevoir le cher petit corps blanc que les montagnes écumeuses ont si vite dérobé à sa vue.

Mais, que distinguer dans ce chaos ? Sous le ciel, tout bas et très, très noir, rien que des tourbillons qui aveuglent, des masses d'eau géantes qui se choquent et le canot qui craque avec des sinistres bruits de mort.

Une fois, une seule, du sommet de la crête frangée où revient de bondir la *Marie-Alix*, Yves aperçoit un point blanc sur les eaux sombres ; sur cette épave bien-aimée, je ne sais quel rayon perdu de ce ciel terne fait étinceler de bien loin la grosse médaille d'argent mise par Alix au cou de son fils le jour même de sa naissance. Une nouvelle larme, d'énergique espérance cette fois, coule lentement sur la belle figure d'Yves :

— A la grâce de Dieu !... Nageons ferme, les gars !

Des cris de détresse arrivent maintenant des rochers de Houal ; deux barques désespérées sont en vue et, au delà, un brick lance ses signaux d'alarme. Des paquets de mer de plus en plus furieux couchent la *Marie-Alix*, qui s'élance courageuse vers les roches et les tourbillons où roulent déjà des corps et des épaves. Yves a repris la barre ; tous se sont liés à leurs bancs, et semblent ne faire plus qu'un avec le hardi canot qui, blessé, pantelant, alourdi, lutte pourtant et avance toujours. Le brick se rapproche, lui aussi, mais roulé, entraîné par la tempête, qui souffle du large. On distingue le gréement qui se brise, des grappes d'hommes qui se cramponnent, les barques où l'on s'entasse follement. Tout à coup, sous un éclair qui déchire le ciel, un horrible craquement retentit, auquel répond un suprême unisson de cris d'horreur, et le brick s'engouffre avec des gargouillements sinistres et des tournoisements d'oiseaux de mort.

— En avant ! en avant ! s'écrie toujours Yves. Que Dieu nous protège ! Encore quelques brasses, et nous en sauverons plus d'un !

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)



CHEMIN MONTANT

SUITE

II



ON cher Louis, soyez persuadé qu'il m'a fallu des raisons... éminentes, pour qu'en de telles circonstances, je ne me sois pas trouvée près de vous, près de ces chères enfants, auxquelles j'ai dû profondément manquer, je le sais, je me le suis bien dit ! Mais, que pouvais-je faire, dans un concours aussi extraordinaire de calamités !... D'abord, quand j'ai reçu votre émouvante dépêche, je me suis trouvée mal, et je ne suis revenue à moi que pour tomber dans une épouvantable crise de nerfs. Vous ne pouvez vous imaginer ce que sont mes crises de nerfs, il faut les avoir vues pour cela ; c'est effrayant, effrayant !... Je me rends compte moi-même que, si je voyais quelqu'un dans un état semblable, je ne pourrais y résister. Les enfants, les domestiques étaient autour de moi, les uns pleurant, les autres ne sachant que faire. Albert est arrivé et m'a été aussi inutile qu'eux... ; on sait ce que sont les hommes, leur incapacité quand il s'agit de ces souffrances particulières à nous autres femmes, martyres de la sensibilité. En somme, j'ai dû me remettre, par un effort de ma seule énergie... J'ai tendu votre dépêche à Albert, et je lui ai dit (depuis le commencement de ma crise, c'étaient les premières paroles que je prononçais, qui ne fussent pas incohérentes) : « Albert, j'irai, je partirai demain. » Albert m'entendant articuler ces mots, avec la fermeté morale que vous me connaissez, en est resté saisi, renversé !... Il n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Ma chère amie, vous êtes stupéfiante !... »

Arrivée à ce point de son discours, Mme d'Auvray, ayant à peu près perdu la respiration, s'interrompit et jeta un regard autour d'elle, pour juger de l'effet de son éloquence sur l'assistance, composée du baron Mac-Laur et de ses deux filles.

Deux jours s'étaient écoulés ; la maison avait

rouvert ses fenêtres et dépouillé tout signe extérieur de deuil ; la vie avait repris son courant ordinaire, et, cependant, pour les trois pauvres êtres, père et enfants, tout était changé : celle qui manquait avait emporté, avec elle, même l'aspect familier des choses.

C'était à cela que songeait Françoise, en écoutant d'une oreille distraite les discours prolixes de sa tante ; des yeux elle parcourait le grand salon, les draperies des fenêtres, les sièges, les tableaux qui lui faisaient l'effet de gens connus autrefois très intimement, et que l'on retrouverait indifférents, sourds et muets à nos douleurs et à nos plaintes. Son regard s'arrêta, enfin, sur une causeuse que sa mère affectionnait particulièrement. Là, Françoise l'avait vue maintes fois assise et, enfant, s'était bien souvent blottie contre elle, pour écouter des histoires féeriques comme les mères seules savent en conter. Et ce meuble vide, toujours à la même place, ouvrant à tous ses bras impassibles, que tous pouvaient désormais occuper, et qu'« elle » n'occuperait plus jamais, la blessait comme un être cruel et impitoyable dont la froideur l'étonnait et l'accablait.

— Il semble que les choses devraient aussi se souvenir ! se disait-elle avec tristesse.

Rosée se tenait encore attachée à sa sœur, dont elle couvrait l'épaule de sa toison de cheveux blonds. Elle suivait de ses grands yeux bleus, étonnés, les gestes et les mouvements de physiologie de la visiteuse, qui la jetaient dans une profonde stupéfaction, et dont elle ne pouvait détacher ses regards.

A part une vieille tante fort âgée, Mme d'Auvray était la parente la plus proche des deux fillettes, ayant épousé le demi-frère du baron Mac-Laur, M. Albert d'Auvray.

Au moment de l'arrivée de sa belle-sœur, le baron avait demandé avec une certaine inquiétude des nouvelles de son frère, une dépêche fort brève lui ayant annoncé, deux jours plus tôt, qu'un accident empêchait M. d'Auvray de prendre part au triste rendez-vous et retenait sa femme auprès de lui. Quoiqu'il ne fût pas encore renseigné sur la nature de cet accident, M. Mac-Laur soutenait maintenant son front d'une main, dans une attitude accablée, mais qui pouvait passer pour attentive. C'est sans doute ainsi que l'interpréta sa belle-sœur, car, à peine eut-elle retrouvé un peu

de souffle qu'elle reprit avec une volubilité redoublée :

— Les choses en étaient donc là ; je fais tous mes préparatifs, surmontant quelles fatigues, je ne vous le dirai pas : commander mon deuil, celui des enfants ; prendre les mesures indispensables dans une maison pour une absence, si courte soit-elle, de la main qui dirige ; faire mes bagages et ceux d'Albert, car, vous connaissez son incapacité pour toutes les choses matérielles... Enfin, je croyais, à chaque instant, que les forces allaient me manquer ; mais je les retrouvais, grâce à mon énergie, qui, vous le savez, me fait rarement défaut... Ma petite Françoise, mon enfant, veux-tu donner l'ordre qu'on me fasse une tasse de thé, je ne me trouve vraiment pas bien... Tu y feras mettre un peu d'eau de mélisse... ou de fleur d'oranger, si tu n'as pas d'eau de mélisse... Attends ! ne t'en va donc pas si vite, ma petite. Tu dis que tu n'as pas d'eau de mélisse?... Non. Eh bien ! pourrais-tu en envoyer chercher ? La fleur d'oranger est vraiment trop anodine pour mon tempérament, quand on a expérimenté et usé tous les remèdes comme moi !... Oui, envoie chercher de l'eau de mélisse, vois-tu, je ne me sens pas bien du tout... le voyage sans doute, et toutes les émotions, les agitations de ces derniers jours, depuis cette fatale dépêche ! Ah ! quel ébranlement elle m'a donné, mon cher Louis, quel ébranlement !...

— Et ce pauvre Albert, en définitive, qu'a donc été son accident ? suggéra M. Mac-Laur d'une voix faible.

— J'y arrive, mon cher ami, c'est ce que je suis en train de vous dire... Un accident qui ne sera pas grave pour lui, mais qui a failli l'être pour moi ; une telle secousse, après l'émotion de votre dépêche, était vraiment trop forte, je l'ai dit à Albert. Je lui ai dit textuellement : « Mon cher ami, vous seriez célibataire ou veuf, libre, à vous, alors, de commettre toutes les imprudences qu'il vous plairait ; du moment que vous n'êtes ni l'un ni l'autre, le cas change. Si vous ne ménagez pas l'épouse que vous avez choisie, parce qu'elle est votre épouse, vous devez la ménager, parce qu'elle est la mère de vos enfants !... » Il ne m'a rien répondu ; mes arguments, du reste, le laissent généralement sans réplique, et...

— Enfin, ce pauvre Albert... interrompit avec peine, une seconde fois, M. Mac-Laur, — son accident, d'après tout ce que vous me dites, a été, je le vois, d'une certaine gravité ; que lui était...

— D'une certaine gravité ! se récria M^{me} d'Auvray ; mais, mon pauvre Louis, comprenez donc qu'il est resté trois heures sans reprendre pour ainsi dire connaissance...

— Ah ! mon Dieu ! exclama le baron, sortant un peu de son apathie.

— ... Et deux jours, plongé dans une telle atonie, continua sa belle-sœur avec la même vivacité,

— que, malgré les assurances du médecin, je ne pouvais calmer l'agitation dans laquelle ce malheureux accident m'avait jetée... Rosée, mon enfant, donne-moi un coussin pour m'appuyer, le dossier de ce fauteuil me brise... Merci, ma petite ; cherche-moi donc aussi un tabouret moins haut que celui que j'ai sous les pieds... Ah ! celui-ci est tout pareil... Il faut m'en chercher un autre, mon enfant... Je me sens vraiment tout à fait mal !... Va donc voir, ma petite Rosée, si le thé que j'ai demandé est prêt... Ta sœur l'aura oublié... Et puis, les domestiques doivent en prendre à leur aise, je n'en doute pas, maintenant qu'il n'y a plus ici l'œil de la maîtresse !... Ah ! mon pauvre Louis — ajouta-t-elle, quand la petite fille eut quitté le salon — je vous assure que votre situation me touche profondément, moi qui connais la triste incapacité des hommes...

Le baron eut un pâle sourire, et inclinant légèrement la tête :

— Je vous remercie, ma chère Lucie, de votre compatissante opinion sur mes faibles facultés. J'avoue que les détails de ménage ne me sont guère familiers ; ma chère femme dirigeait tout avec une perfection qui me dispensait de m'en occuper.

M^{me} d'Auvray, à ces derniers mots, eut un mouvement de tête un peu dubitatif qui échappa à son beau-frère ; il continua, après avoir poussé un profond soupir :

— Je confesse donc mon incapacité, suivant le terme que vous aimez à employer ; mais Françoise, qui a été à si bonne école, se montre déjà, je vous assure, une excellente petite ménagère...

— Elle peut avoir des dispositions, je ne le conteste pas ; je sais de quoi j'étais capable, moi, à son âge ; mais... il y a caractère et caractère... Je ne sais si Françoise, cette enfant silencieuse et tranquille, peut imposer suffisamment aux domestiques, obtenir leur respect...

— Je vous affirme qu'elle sait fort bien se faire respecter, reprit le baron ; mais, pour en revenir à ce pauvre Albert, expliquez-moi donc la nature exacte de son accident ? En est-il bien remis, d'abord ?

— Remis ? il en est mieux remis que moi, répondit M^{me} d'Auvray d'une voix languissante, en se renversant sur son fauteuil et en portant son mouchoir parfumé à son front ; — il n'a pas souffert la moitié de ce que j'ai souffert. Demain, il pourra marcher et reprendre sa vie habituelle ; moi, vous me direz que je marche dès aujourd'hui, que je marchais même hier et avant-hier, que je n'ai pas cessé de marcher, mais grâce à quel tour de force de volonté, c'est ce que personne ne peut soupçonner ! L'énergie morale, mon cher, tout est là, jusqu'à ce que la lame ait usé le fourreau !...

Sur cette dernière sentence, M^{me} d'Auvray s'affaissa complètement d'un côté et poussa une série de gémissements. Le baron, inquiet, se leva :

— Ma chère Lucie!...

M^{me} d'Auvray souleva une main défaillante et l'agita faiblement, comme pour lui imposer silence.

Le baron resta indécis, ne sachant s'il devait avancer ou se rasseoir.

— Mon cher ami, reprit au bout d'un instant M^{me} d'Auvray d'une voix entrecoupée; je me sens très mal... je crains d'avoir une de mes terribles crises... Voudriez-vous voir dans mon sac de voyage... dans l'antichambre... j'ai un flacon de sel... une bouteille d'éther... la poche gauche... non, droite... Ah! que je me sens mal!...

Le baron, saisi d'effroi à cette menace d'une des crises dont sa belle-sœur lui faisait de si inquiétantes descriptions, se précipita dans l'antichambre, renversa plusieurs paquets, des châles, des couvertures de voyage, finit par découvrir le sac sur une encoignure, en visita toutes les poches sans rien trouver, répétant avec angoisse :

— Cet éther! ces sels!... Mon Dieu! que vais-je en faire, si elle a une crise?...

Finalement, il vida tout le contenu du sac par terre, découvrit les deux bouteilles au fond, et courut de nouveau dans le salon, mettant le doigt sur tous les boutons électriques qu'il rencontra sur son passage.

A son grand ébahissement, il trouva M^{me} d'Auvray, debout, à l'autre extrémité de la pièce, qu'elle avait traversée dans toute sa longueur, pour regarder de près son propre portrait, en un cadre doré, posé sur une encoignure :

— Comment, vous n'avez pas de meilleure photographie de moi que celle-ci? fit-elle, en entendant son beau-frère rentrer dans le salon; mais c'est une horreur! J'y ai la bouche complètement déformée, et le nez grossi!...

Le baron restait stupéfié, la bouche ouverte, un flacon dans chaque main :

— Lucie, votre nez... votre bouche... certainement... mais...

Elle se retourna pour le regarder, et, apercevant les deux flacons :

— Ah! merci!... donnez-les-moi, j'en ai grand besoin, car, sans qu'il y paraisse, je suis vraiment très mal, mon ami. Voulez-vous m'aider à regagner mon fauteuil?

Au moment où M. Mac-Laur s'avançait vers elle, la femme de chambre parut à l'une des portes du salon; celle qui donnait dans la salle à manger s'ouvrit de même, et le valet de chambre entra, tandis que la cuisinière, faisant irruption par la porte de l'antichambre, le bonnet un peu de travers et la face enluminée, exclamait à tue-tête :

— C'est-y moi que M. le baron a sonné?

Et la physionomie ahurie des deux autres exprimait la même question.

Le malheureux baron, soutenant M^{me} d'Auvray qui se cramponnait à son bras comme si ses membres eussent soudain refusé de la porter, ne savait auquel entendre.

— C'est sans doute le cocher que M. le baron voudrait? suggéra le valet de chambre; je vais le prévenir.

Et il disparut, avant que M. Mac-Laur eût eu le temps de protester. M^{me} d'Auvray, toujours pendue à son bras, se trainait vers un fauteuil, en gémissant.

— C'est-y madame qu'est malade, pour qui j'ai fait du thé, glapit la cuisinière de sa voix retentissante de Normande au coffre solide; mam'zelle Françoise l'a emporté, pour y mettre de la mélisse ou quelque drogue comme ça; la voilà qui le rapporte...

Françoise parut, une tasse fumante à la main; Rosée trotta sur ses talons et ouvrit de grands yeux, un peu effrayés, en voyant tant de monde dans la pièce et sa tante pâmée sur un fauteuil.

— Donne, Françoise, gémit M^{me} d'Auvray; je vais m'évanouir, si je ne prends pas un stimulant, Comme tu as mis longtemps, mon enfant, pour une tasse de thé!...

— Ma tante, j'ai été obligée d'envoyer chercher l'eau de mélisse que vous demandiez; c'est ce qui...

— Oh! je ne me plains pas, je sais ce qu'est une maison sans autorité dirigeante, soupira M^{me} d'Auvray, en humant languissamment le contenu de la tasse, dont le baron tenait la soucoupe... Françoise, je n'en puis plus, soutiens-moi la tête... Rosée, mon enfant, un tabouret sous mes pieds... Vous, là-bas, ma fille, apportez-moi ma couverture de voyage, je me sens toute frissonnante...

— Et moi, j'aurais-t-y rien à faire, marmotta en sourdine la cuisinière, d'un ton narquois.

Le valet de chambre reparut, suivi du cocher :

— Voilà Jules, qui vient prendre les ordres de monsieur le baron.

Le baron, la tête complètement perdue, les regardait sans comprendre :

— Jules? Pourquoi Jules?... Quels ordres?...

La cuisinière, de caractère jovial, dissimulait à grand-peine, la tête ensevelie dans son tablier, un gros rire qui la secouait.

— Monsieur le baron m'a demandé? commença Jules.

— Mais non, je ne vous ai pas demandé! exclama enfin le baron, perdant patience, et, comme il arrive trop fréquemment ici-bas, faisant tomber sa colère sur des innocents; — je n'ai demandé personne! Allez-vous en!... ne nous encombrez pas!... Et fermez les portes, le vent circule ici comme dans une halle!...

— Attendez!... fit M^{me} d'Auvray, ne les renvoyez pas si vite... Peut-être aurai-je besoin de... quelque chose.

— Quoi donc? dites-le, je vous en prie! reprit plus doucement le baron, un peu honteux de son emportement. Tous mes domestiques sont à votre disposition, naturellement, ma chère Lucie... et je suis prêt à tout ce qu'il vous plaira.

Françoise leva les yeux sur son père et vit le visage délicat du baron tiré de fatigue et agité d'un frémissement nerveux. Sa figure d'enfant, aux traits décidés, se crispa et prit une expression singulière de froide énergie.

— Ma tante, fit-elle d'une voix un peu sèche, il faut que vous permettiez à papa de se retirer; en ce moment, le moindre ébranlement lui fait un mal affreux... Vous devez comprendre cela.

— Oh! oui, Françoise!... Qui pourrait le comprendre mieux que moi, mon enfant, qui?

— Julia va aller chercher votre femme de chambre, continua Françoise; elle et moi, nous vous aiderons à gagner votre appartement et ferons tout ce qui sera nécessaire. Papa, allez vous reposer, nous n'avons pas besoin de vous.

Docilement, M. Mac-Laur sortit, après avoir murmuré une phrase d'excuse. M^{me} d'Auvray restait sans paroles, tandis que Françoise renvoyait du geste les domestiques demeurés, curieux, au seuil des portes.

Une heure plus tard, le baron rencontrait sa fille aînée.

— Comment va ta tante? questionna-t-il. La crois-tu sérieusement malade?

— Sérieusement malade? — Françoise eut un petit sourire aussitôt éteint, — non, pas sérieusement. Ma tante dit qu'elle est épuisée et qu'elle va dormir; mais, en attendant, depuis qu'elle est montée, elle est en discussion avec sa femme de chambre.

— Alors, tu penses que ce ne sera rien?

— Oh! oui, papa; j'en suis même sûre.

— Et ton oncle? reprit le baron. Ta tante t'aura-t-elle dit enfin quel accident?...

— Ma tante ne m'a rien dit là-dessus; mais à vous, papa?...

— A moi? bon Dieu! Mais je n'ai jamais pu lui faire expliquer la chose; elle en revenait toujours à sa crise, et moi-même j'ai fini par ne plus penser qu'à cette malheureuse crise. Alors, tu ne sais rien?

— Si. J'ai questionné Augustine...

— La femme de chambre de ta tante?

— Oui, papa. Elle m'a dit que mon oncle Albert, au moment du départ, est monté debout sur le siège de la voiture, pour consolider une malle, ma tante déclarant le cocher incapable de l'assujettir; les chevaux ont bougé et mon oncle est tombé; la tête a porté sur le bord du trottoir; c'est ce qui a amené ce long évanouissement, à la suite duquel le médecin a ordonné un repos complet pendant plusieurs jours...

— Il aurait pu se tuer! Enfin, ce ne sera rien, prétend ta tante?

— Oui. Augustine m'a dit que le médecin ne donnait aucune inquiétude.

— Pauvre Albert! fit le baron; maintenant que je suis informé, je vais essayer de lui écrire quelques mots.

Et, de son pas lassé et alangui, le baron se dirigea vers son cabinet de travail.

Françoise, jetant les yeux autour d'elle, vit l'antichambre dans le beau désordre où l'avaient mise les recherches précipitées de son père, une heure plus tôt. Elle sonna et commença elle-même à relever les objets qui traînaient à terre.

M. Vernède, arrivant sur ces entrefaites, la trouva ainsi occupée.

— Que s'est-il passé? questionna-t-il, ébahi et inquiet.

— Rien! C'est ma tante... commença Françoise.

— Votre tante? Tout s'explique! fit-il avec un petit sourire narquois qu'il chercha peu à dissimuler. — Je suppose que vous n'avez plus, dans la maison, un domestique qui ne soit occupé d'elle, pauvre petite Françoise!

— Oh! cela me serait bien égal, répondit-elle en soupirant, — si elle voulait bien seulement ne pas agiter mon pauvre papa... Je ne peux pas m'empêcher de penser, ami, que papa, Rosée et moi, avec vous, nous nous serions bien mieux arrangés sans elle.

Vernède eut un mouvement des épaules tout à fait convaincu :

— Vous pourriez avoir raison, France; mais que voulez-vous, il faut tenir compte à votre tante de ses bonnes intentions... si elle en a.

Sur cette phrase ambiguë il se tourna vers la porte du baron.

Tout à coup, Françoise étendit la main, se mit devant lui et, par un geste qui lui était habituel depuis son enfance, s'empara des deux boutons supérieurs de son habit. Le tenant ainsi, et la tête un peu renversée pour le regarder, car elle ne lui arrivait guère plus haut que le coude, elle plongeait ses grands yeux dans les siens.

— Ami?...

— Qu'y a-t-il, petite Françoise?

— Pourquoi me dites-vous : *vous*, depuis deux jours?

Raoul Vernède ne répondit pas tout de suite. Quelque chose d'ému, que l'enfant ne comprit pas, passa au fond de son regard.

— Pourquoi?... Cela m'est venu, je ne saurais dire comment. C'est que, depuis deux jours, je sens que vous n'êtes plus un bébé, vous êtes une jeune fille... Et c'est mieux comme cela.

— Vous croyez?

— Oui, c'est mieux, vraiment.

— Et ce n'est pas parce que vous êtes fâché? Parce que j'ai fait quelque chose de mal? Parce que vous m'aimez moins?

— Mais non, enfant, mais non!

Et, lui prenant la tête dans ses deux mains, il l'embrassa sur le front :

— Je suis et je serai toujours ton vieil ami. Mais, tu sais, tu m'as dit l'autre jour que tu allais être raisonnable comme une femme; je te crois et,

désormais, je dois te traiter comme je le ferais si tu en étais une.

Et, entrant chez le baron, il laissa la fillette toute réfléchie et grave.

III

M^{me} d'Auvray demeura huit jours chez son beau-frère. Durant ces huit jours, tout en jetant l'esprit du baron dans les plus grandes perturbations, par des menaces perpétuelles de crises, tout en exaspérant les domestiques qu'elle accablait d'ordres, de réprimandes et de critiques, et en désolant les deux fillettes, auxquelles elle ne laissait pas une minute de repos, les sermonnant, les questionnant, les promenant, leur imposant mille occupations désagréables qu'elle déclarait excellentes dans leur état d'esprit; tout en irritant, au dernier degré, Raoul Vernède, par l'exhibition perpétuelle de ses théories et de ses principes, M^{me} d'Auvray fit, cependant, un bien notable à son entourage. Elle l'arracha, de force ou de bon gré, à l'atmosphère déprimante de solitude, de silence et d'inaction découragée, qui enveloppe presque fatalement les grandes douleurs.

Elle procédait en cela à la façon de certains chirurgiens impitoyables : elle tranchait dans le vif, sans se douter des souffrances intimes qu'elle infligeait et des sentiments délicats qu'elle froissait à tout propos, ou du moins, sans s'y arrêter; la meilleure partie de son entendement étant, pour l'ordinaire, absorbée par la préoccupation d'elle-même.

Lorsqu'elle fut partie, le père et les enfants se rapprochèrent d'instinct, se retrouvant seuls, avec une impression de profond soulagement qui n'était pas de la joie, mais ce qui, pour eux, dans leur grande désolation, pouvait y ressembler le plus.

M^{me} d'Auvray aurait voulu emmener ses nièces :

— Un mois avec mes enfants, au régime régulier et discipliné de mon intérieur, leur ferait le plus grand bien, à ces chères petites, — avait-elle déclaré. Et, sans remarquer le frémissement d'inquiétude avec lequel les « chères petites » écoutaient cette proposition, elle ébauchait la description de cet intérieur modèle : heures du lever et du coucher réglées comme dans un monastère, ainsi que celles des repas, de la toilette, des études, qu'elle dirigeait ; promenades hygiéniques, à pied, chaque jour, par n'importe quel temps et dans n'importe quelles dispositions, « car faire violence à la nature est le fondement de l'éducation, etc. »

— Faire violence à la nature, répéta Raoul Vernède, chez qui les discours de M^{me} d'Auvray ne manquaient jamais d'éveiller l'esprit de contradiction, c'est un exercice fort louable dans certains cas ; mais faire violence à la santé est une autre affaire ; il ne faut pas confondre ! Quand il s'agit

d'éducation on ne saurait trop s'en préoccuper.

— On ne doit pas habituer les enfants à s'écouter, déclara M^{me} d'Auvray d'un ton dogmatique ; on doit leur inculquer le mépris de la souffrance corporelle. Ainsi l'histoire du jeune Spartiate, qui se laissa dévorer par le renard caché sous son vêtement, m'ayant été contée dans mon enfance, mon esprit, extraordinairement développé, en fut frappé à tel point que j'en fis, à partir de ce moment, le symbole et la règle de ma conduite... Plus tard je résolus d'appliquer ce système d'éducation stoïque à mes enfants... Je ne vois pas ce qui vous fait sourire, monsieur Vernède ?

— Ai-je souri ? Je vous en fais toutes mes excuses, alors, madame ; sans doute, j'essayais de dissimuler mon impression pénible à l'idée de votre petite Jeanne et de vos deux gros garçons les entrailles dévorées par un renard, durant tout le cours de leur éducation.

— Voyons, monsieur Vernède, quelle plaisanterie ridicule ! C'est au moral que je...

— Que vous appliquez le renard. Je vous remercie, chère madame, de me rassurer sur ce point. Ce pauvre Albert n'a-t-il pas son renard, lui aussi, de temps à autre, quoique son éducation soit terminée ?

Le baron adressa à son ami un regard de reproche, tandis que M^{me} d'Auvray ripostait, piquée et agressive :

— L'éducation des hommes n'est jamais terminée ; il appartient aux femmes de la compléter.

— C'est l'esprit nouveau, cela ! répartit Vernède.

Mais, cédant aux supplications muettes du baron, il renonça au plaisir, très grand pour lui, de harceler M^{me} d'Auvray et lui abandonna le dernier mot de la discussion, quoique sanglant à son endroit :

— Quand on n'a pas l'honneur d'être père ou mère, monsieur Vernède, on ne devrait pas oser aborder les questions d'éducation.

Il s'inclina, silencieux, avec une expression d'humilité affectée.

Le baron choisit ce moment de répit, pendant lequel sa belle-sœur triomphait, pour la remercier de son offre gracieuse, mais il ne pouvait se résigner encore à se séparer de ses filles ; sans elles, il ne saurait que devenir, déclara-t-il en passant nerveusement la main sur son front.

Les deux fillettes respirèrent plus librement. Le regard anxieux et sévère de Françoise se détendit et devint très doux, tandis qu'elle levait sur son père ses yeux profonds, pleins d'attendrissement et d'amour.

Mais l'enfant n'était pas au bout de ses peines ; la veille de son départ, M^{me} d'Auvray aborda un sujet d'une bien autre gravité. Elle démontra d'une façon abondante et indiscutable, à son beau-frère, que ses deux filles ne pouvaient demeurer ainsi, sous sa seule sauvegarde et surveillance, forcément incomplètes, et qu'il devait au plus tôt se

procurer une institutrice. Elle se chargeait de lui trouver la personne réunissant les qualités voulues.

— Oh! papa! murmura Françoise, seule des deux sœurs présente à cette conversation.

Et, d'un geste presque suppliant, elle se rapprocha de son père que la proposition semblait du reste prendre de court et remplir de répugnance.

— Allons, Françoise, pas d'enfantillage, fit sa tante assez sèchement, sois raisonnable et n'importe pas ton père de plaintes inutiles à propos d'une chose absolument inévitable, dont je ne puis voir, du reste, le si grand désagrément pour vous.

— Je ne saurais vous l'expliquer, ma tante,

si vous ne le comprenez pas, dit Françoise d'une voix basse et émue, mais ce serait intolérable!

— Intolérable! Quelle exagération! Quel grand mot, ma pauvre enfant! Intolérable! pourquoi intolérable?

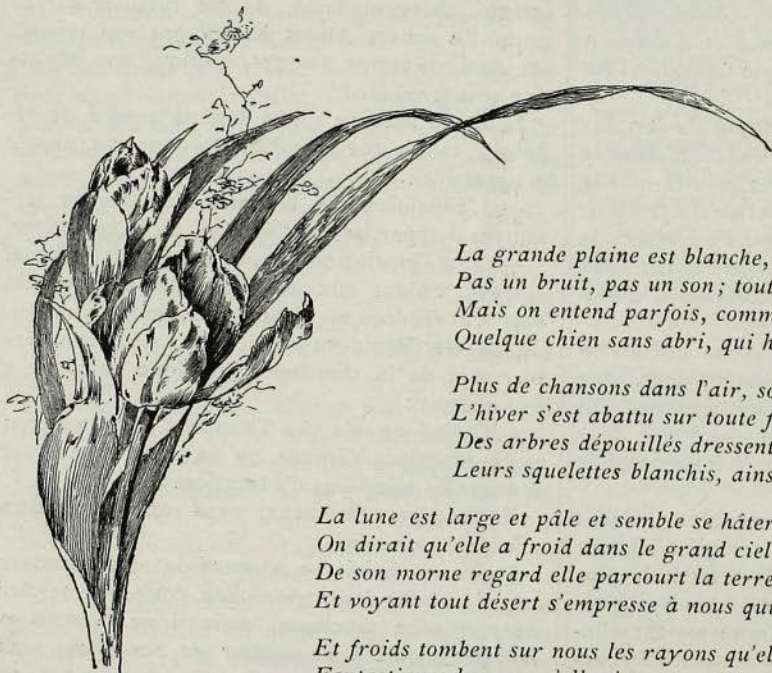
— Voir une étrangère s'établir maintenant dans la maison, lorsque, malgré nous, nous y cherchons sans cesse ma pauvre maman, qui n'y reviendra plus jamais, cela serait affreux! cria presque Françoise. Et papa pense comme moi, je le sais; n'est-ce pas, papa?

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



NUIT DE NEIGE



*La grande plaine est blanche, immobile et sans voix,
Pas un bruit, pas un son; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri, qui hurle au coin du bois.*

*Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes,
L'hiver s'est abattu sur toute floraison,
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis, ainsi que des fantômes*

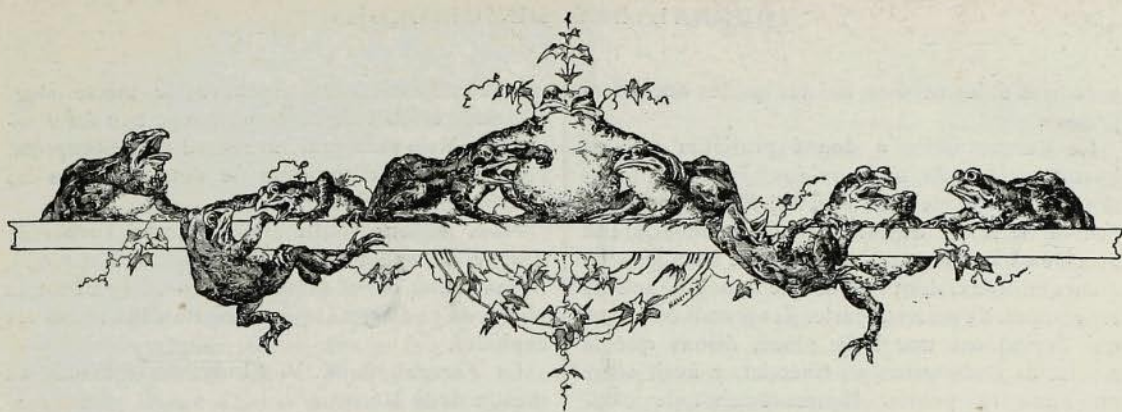
*La lune est large et pâle et semble se hâter,
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère;
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et voyant tout désert s'empresse à nous quitter.*

*Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant,
Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,
Aux étranges reflets de la clarté blafarde.*

*Oh! la terrible nuit pour les petits oiseaux!
Un vent glacé frissonne et court par les allées;
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.*

*Dans les grands arbres nus que couvre le verglas,
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège.
De leur œil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.*

GUY DE MAUPASSANT.



❖ Revue Musicale ❖

Le *Journal des Demoiselles* devenu bi-mensuel. — Un souhait réalisé. — *Don Juan* à l'Opéra-Comique. — Opéra : Concerts dominicaux et *l'Etoile* qui va paraître. — A vol d'oiseau : un peu de tout.



ous sommes bien en retard pour offrir à nos chères lectrices des vœux pour lesquels tant d'autres nous ont devancée. Il n'a pas dépendu de nous d'être des premières à leur souhaiter l'accomplissement de leurs plus chers désirs. C'est un grand plaisir que nous enlèvent les exigences de l'heureuse transformation de leur journal, qui, en devenant *bi-mensuel*, réalise déjà un souhait fécond en charmantes surprises dont les avantages se passent de commentaires.

Nous serons forcée d'être brève, nos lignes étant comptées, mais nous indiquerons au vol les faits les plus importants récemment accomplis. Il est un peu tard, du reste, pour entrer dans les détails de la reprise de *Don Juan*, à l'Opéra-Comique, dont le temps écoulé depuis, et toute la presse artistique ont consacré l'immense succès qui n'a cessé d'augmenter. Il ne pouvait y avoir aucun parallèle à établir entre le déploiement de splendeurs qu'exige le somptueux vaisseau de l'Opéra, et la note de vérité et d'exactitude atteinte si heureusement par M. Carvalho dans ce cadre qui se trouve en si parfaite harmonie avec cette musique délicate, et les données théâtrales du temps où Mozart l'écrivit. Ce n'est donc pas la faute des artistes si l'on sort plus séduit par *Don Juan* en quittant l'Opéra-Comique qu'en descendant le monumental escalier du palais Garnier. On va voir *Don Juan* à l'Opéra, et admirer sa chorégraphie étincelante; on va l'entendre, la comprendre et l'aimer chez

M. Carvalho : ce qui résume toutes les admirations. Nous rendons un complet tribut de louanges à l'habile directeur, à M. J. Danbé, dont l'orchestre admirablement stylé a donné aussi la note juste du chef-d'œuvre et toute la finesse, comme la profondeur de cette musique exquise. Sous une telle impulsion, les artistes du chant ont tous été à la hauteur de cette belle interprétation. MM. Maurel, Fugère et Clément, Mlles Delna, Marcy et Malignan ont, à différents titres, tenu leur rôle avec autant d'habileté que de talent. MM. Badiali et Grasse ont été excellents.

Mlle Van Zandt a fait une rentrée triomphale à cet Opéra-Comique où la grossièreté d'une poignée de jaloux cabaleurs nous avait privés, depuis 1883, du charme de son talent distingué et de sa personne dans tout l'éclat de sa prime jeunesse. Qui croirait qu'il y a si longtemps, en écoutant le ravissant gazouillement de la jolie fauvette *Lackmé*, l'idéale *Cendrillon*, rêvée par M. Massenet ?

M. Carvalho ne s'endort pas sur les lauriers de *Don Juan*, et on répète sans relâche les nouveautés qu'il prépare. *Kermaria*, la légende armoricaine de M. Gheusi, musique de M. Erlanger, trois actes et un prologue, passera en février.

À l'Opéra, les concerts dominicaux, commencés le 3 janvier, sont toujours divisés en deux séries, et seront clos le 4 avril. On assure que *L'Etoile*, ballet de M. Wormser, est prête à se lever. Elle devait paraître, nous disait-on, presque en même temps que la lumineuse *Etoile* que nous montre, dans le ciel, la tradition chrétienne, et qui conduisit les bergers et les rois de l'Orient à l'étable sacrée. Elle a été célébrée partout, cette radieuse fête de la naissance du divin enfant de Marie, avec le pieux enthousiasme des premiers siècles de notre Eglise. De suaves et joyeux concerts ont uni les âmes des fidèles sous les voûtes de Saint-Gervais, Saint-Eustache, Saint-Séverin, etc., et nous devons renoncer à signaler les belles œuvres

exécutées et les savants artistes qui les ont interprétées.

Le Conservatoire a donné plusieurs séances hors de pair; puis, toujours sous la haute direction de M. Taffanel, on a assisté à l'exécution de l'envoi de Rome de M. Bachelet, premier grand prix de 1890. *Fiona* est une légende irlandaise en quatre tableaux, dont la musique donne de solides espérances. Ne pouvant parler des grands concerts, qui demandent une large place, disons que la reprise de *Rédemption*, au Châtelet, y avait attiré un immense public. Heureusement, le chef-d'œuvre de César Franck n'occupait que la seconde partie de la séance, car la première fut troublée par un orage épouvantable de sifflets et de vacarme intraduisible. Le calme s'étant rétabli, le public, remis de cette chaude algarade, a pu savourer à son aise les mystiques envolées, d'une si pure élévation, de ce maître de génie : C. Franck. M. La-

moreux faisait aussi entendre, le même jour, une page célèbre de ce grand musicien : *La Procession*. Mais pourquoi, en regard de *Rédemption*, l'éminent chef d'orchestre ne donne-t-il pas les *Béatitudes* à ses fidèles ?

Nous aurions voulu dire le grand succès de *Javotte*, le ballet de M. Saint-Saëns, à Lyon, à Bruxelles, et on le demande partout. Il en est de même de sa *Phryné*, qui se monte dans toutes les capitales.

Le *Fervaal*, de M. V. d'Indy, est à l'étude au théâtre de la Monnaie.

N'oublions pas, en terminant, de recommander aux jolies voix de nos lectrices le ravissant Noël dont M^{me} H. Chrétien leur a fait, comme à nous, la gracieuse surprise en décembre. Nous en reparlerons...

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



UE de changements menacent, chères lectrices, de transformer la physionomie de ce Paris que vous aimez toutes à venir visiter quelquefois, si vous n'y habitez pas. Voici que le Palais de l'Industrie a vécu, et les expositions diverses auxquelles il donnait asile sont en quête d'un domicile; avez-vous remarqué combien d'abord tout paraissait facile? Les exposants, déclarait-on, ne gêneraient nullement les démolisseurs et vice-versa; en réalité, il n'en va plus du tout ainsi, et voilà les peintres, les cyclistes, les artistes industriels, les horticulteurs, les éleveurs, les cuisiniers, très en peine de caser leurs différents produits. Je ne parle pas des inquiétudes des espèces chevalines, ovines, porcines, etc.; je crois que, consultées, les pauvres bêtes qui les représentent renonceraient sans regrets à toute exhibition. Il paraît que le Concours hippique et la Société nationale des Beaux-Arts ne seront pas délogés cette année, mais, en 1898, où iront-ils? Les exposants du Champ de Mars, aussi dépossédés par les démolitions, remplaceront les orangers aux Tuileries. Il a été question d'organiser pour les autrés, les vétérans, les classiques, un hangar sur le terre-plein du Carrousel; ce hangar servirait également à l'Hippique et serait provisoire : donc, nous n'en verrions jamais la fin

et cette admirable perspective du Louvre serait sacrifiée. Aussi, recule-t-on devant un pareil sacrilège; tranquillisez-vous. On a parlé aussi d'utiliser, en la couvrant, une partie du jardin du Palais-Royal; peut-être les expositions rendraient-elles la vie à ce coin de Paris autrefois si vivant, maintenant si délaissé.

Est-ce de même à titre provisoire que le Théâtre-Blanc s'est installé, galerie des Champs-Élysées, dans une coquette salle bien éclairée et ornée de belles tapisseries? Pas de loges : des rangées de fauteuils; on dirait un salon préparé en vue d'une comédie de société. Pour continuer l'illusion nous y avons vu *La Poudre aux yeux*, l'éternelle ressource des honorables familles en quête de deux actes gais et inoffensifs; puis *La Marraine*, une comédie de Scribe où l'in vraisemblance ne se marchande guère; marraine et filleul ont tous deux dix-neuf ans et s'épousent, au dénouement, avec une facilité que le droit canon ne connaît pas. Le répertoire du Théâtre-Blanc doit, dit-on, s'enrichir de pièces plus modernes; sa nombreuse clientèle peut encourager à composer pour elles quelques jolies comédies que des jeunes filles puissent entendre, difficile problème dont se préoccupent toutes les mères, anxieuses de concilier des principes sages avec le désir de distraire ces chères enfants gâtées, auxquelles les auteurs de pièces à la mode ne songent guère. S'ils voyaient de gentilles figures s'allonger quand on dit d'une

nouveauté dont tout le monde parle : « Non, vraiment, il n'y a pas moyen d'y conduire les jeunes filles ! »

Un fort brillant conférencier qui leur offre un dédommagement, c'est M. Larroumet, avec sa nouvelle série d'études, à la Sorbonne, sur *La Tragédie au XVII^e siècle* ! Ce sujet grave exclut tout danger ; aussi l'amphithéâtre est-il rempli de jeunes filles escortées de dames mûres ; on y aperçoit quelques jeunes gens et des messieurs âgés se trompant de salle et espérant goûter là un repos dont ils ont ailleurs la douce habitude ; ils sont bientôt désabusés, l'intérêt du cours, la voix vibrante du professeur — avec le léger accent méridional qui donne comme un parfum de terroir à sa diction — rendent toute somnolence impossible ; cherchez refuge ailleurs, vous qui êtes fatigués, et laissez la place aux jeunes !

La conférence triomphe d'ailleurs partout aujourd'hui. A l'Odéon elle précède les matinées classiques, donnant au public de savantes indications, qui ne sont peut-être pas superflues, pour lui faire comprendre ces vieux chefs-d'œuvre dans leur beauté immortelle. La première a été faite par M^{me} Dieulafoy. Vous savez sans doute, chères lectrices, qu'après avoir passé plusieurs années en Perse, aide de son mari dans ses fouilles intéressantes, M^{me} Dieulafoy a sollicité et obtenu l'autorisation de continuer à porter le costume masculin, dont elle avait pris la grande habitude. Cette circonstance ajoutait un appoint de curiosité au désir d'entendre l'érudite conférencière parler d'un pays où elle a séjourné quatre ou cinq ans, et où les femmes ne vont guère ; son succès a été très vif, malgré ce vilain habit noir, et non à cause de lui.

M. Gaston Deschamps lui a succédé, puis M. Jules Lemaître ; vos frères, chères lectrices, vous ont peut-être entretenues des polémiques soulevées par ses conférences sur, ou plutôt à propos de l'*Apollonide* d'Euripide ; je n'aurai garde de prendre parti, ne sachant pas le grec ; mais vous le savez peut-être ? Mon Dieu, se peut-il que je parle à des bacheliers ? Que ce serait intimidant ! Comment oser les entretenir d'autres leçons qu'elles trouveront d'ordre bien secondaire. Bah ! tant pis, je vais me mettre sous l'égide d'un académicien présentant ainsi ce cours de... cuisine, puisqu'il faut l'appeler par son nom :

« J'aperçois souvent, le mardi, quand je traverse la galerie vitrée du Palais-Royal, une réunion de femmes, de jeunes filles, de ménagères d'aujourd'hui et de demain, assistant, pressées et silencieuses, à une leçon de cuisine que font là des professeurs tout spéciaux. Autrefois, ce rez-de-

chaussée, à boutique vitrée, était occupé par une librairie. Le livre de littérature y a fait place au livre de cuisine, le roman mondain à la recette du gigot braisé et du bœuf à la mode. Et rien n'égale le recueillement et l'attention de cet auditoire. Ces jeunes filles prennent des notes sur leurs genoux, comme jadis au cours de Caro. Elles ouvrent de jolis yeux, pétillants de curiosité, sur un chou qu'on épluche ou un bouillon que visite l'écumoire. Elles ont la passion de la cuisine et, si j'étais jeune homme, c'est peut-être au cours de potage et de rôtissoire comparés que je chercherais femme ».

L'aimable académicien est-il bien sûr de n'avoir pas fait infidélité à ses étudiantes culinaires du Palais-Royal en faveur de quelques-uns des jolis visages qui égayaient, le 24 décembre 1896, la réception, à l'Académie, de M. Anatole France. Cette belle séance avait attiré un nombreux public, curieux de savoir quelle forme le récipiendaire donnerait à l'éloge de M. de Lesseps, son prédécesseur. Je n'ai pas besoin de vous dire que tout s'est passé selon les bonnes traditions du Palais Mazarin. Le discours de M. Anatole France était plein de choses charmantes, de grâces de langage que la lenteur de la diction permettait de saisir toutes. Le nouvel académicien a fait un beau portrait de M. de Lesseps, appuyant sur la grande période de sa vie, glissant sur la dernière, avançant, ainsi, croyons-nous, le jugement définitif de la postérité.

M. Gréard, toujours fin, subtil, a raconté, avec une élégance exquise, la jeunesse de M. Anatole France. Il a donné de lui et de son talent littéraire bien français et parisien, une appréciation flatteuse ; contrairement à la coutume académique, il n'y avait aucune épine dans la gerbe de roses envoyée au récipiendaire. Les deux discours ont été très appréciés.

A la sortie, en attendant les voitures, on a jase des choses nouvelles de cette saison et des séances de cinématographie offertes en décembre après quelques dîners, chez M^{me} de G. ; l'impressario a eu l'étrange idée d'exhiber devant un public très select, les bas fonds de la société : les asiles de nuit, les auberges où, pour deux sous, on peut dormir les coudes sur une table, tous les refuges des miséreux ; cette représentation a jeté un froid dans une réunion élégante, composée de gens dont la vie est large et facile. Mais ce serait peut-être une idée à creuser pour les concerts de charité du Carême ; une quête faite après ces tableaux de la misère serait certainement fructueuse, ne le croyez-vous pas, amies lectrices ?

EDMÉE.



DEVINETTES

Proverbe

Ajouter une lettre à chacun des mots suivants, afin d'en former de nouveaux se rapportant à la géographie :

Landes. — Très. — Nager. — Vie. — Rue. — Verse. — Art. — Lapin. — Trio. — Nain. — Été. — Elu. — Nord. — Musc. — Vallon. — Troie. — Seul. — Lot.

(Marguerite Grosjean.)



Charade

Quatre ou douze font le premier.
Les coquettes, par le dernier,
Se donnent des grâces nouvelles.
Aperçoivent-elles l'entier?
Quels cris ! quelles frayeurs mortelles !

(Liseron d'or.)



Logogriphe

Je suis un fruit avec cinq pieds,
Mais si d'un seul vous m'estropiez,
Le désert devient ma patrie.
Sur trois, je baigne Alexandrie.
Négation avec deux, je peux,
Avec un, loger chez un boiteux.

(X. Y. Z.)

Mots en if

Verticalement : Un héros de Jules Verne.

Horizontalement : Dans un point. — Breuvage parfumé. — Fourreau. — Lourde voiture. — Archevêque de Cambrai. — Ou alpha. — Un vêtement. — Pour défendre une ville. — Au bout des manches. — Tout rond. — Dans un gant. — Chef turc.

(Brin de varech.)

Mots en triangle

Pour se couvrir. — En particulier. — Ville de Belgique. — Mécanisme au théâtre. — Être sans fin. — Deux premières voyelles. — Dans un trou.

(Une Vo-J-N.)



Mots en hélice

Verticalement, mots reliant les deux triangles : Ce que nous sommes à vingt ans.

Premier triangle : Contraire de vieux. — Pronom personnel. — Dans le Wurtemberg. — Négation. — Dans une.

Deuxième triangle : Consonne. — Conjonction. — Pieu aiguisé. — Roi des Hébreux. — Quand on n'est pas mariée.

(M. G.)

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.